Action — Buckmaster — Evasions

LES RÉSEAUX (A), (B), (E), (R) EN FINISTÈRE. Renseignements

Périodes approximatives de fonctionnement.

Réseaux	1940	1941		1942		1943		1944
	2° sem	1° sem	2° sem	1° sem	2° sem	1° sem	2° sem	1° sem
Groupe Élie C.N.D.-Castille	----------	------*mai						
		-------	----------	----------	----------	----------	----------	----------
Action M							----------	----------
Alibi								----------
Alliance			- - - - - -	----------	----------	----------	-----* sept	
Bordeaux-Loupiac							août-------	---fév
Bourgogne							----------	---fév
C.D.L.L. Vengeance		----------	----------	----------	----------	----------	----------	------avril
Centurie				avril-------	----------	----------	----------	----------
Cohors-Asturies			déc---	----------	----------	----------	----------	----------
Coty			- - - - - -	- - - - - - - -	- - - - - - - -	- - - - - - -	- - - - - - -	----------
d'Estienne d'Orves	6 sept------	*21 janv						
F2			----	----------	-------nov	- - - - - - -	----------	----------
Frise-Georges	30 août----	----------	---*24 nov					
F.T.P.F.	août- - -	- - ----------	----------	----------	----------	----------	----------	----------
Gloria S.M.H.		mars------	----------	----------	-----*sept			
Jade-Fitzroy				- - -	----------	----------	----------	------
Johny (Alaterre) Ker		18 mars----	----------	-----*6juin				
					20 nov-----	----*avril		
Marathon						----------	----------	----------
Marco-Kléber							----------	----------
Musée de l'Homme	----------	----------	----------	---------*				
Nord-Normandie-Bretagne								mai-----
Overcloud			nov --------	---mars				
Pat O'Leary Shelburn						----------	------*nov	
							-------	----------
Quand Même	6 août----	----------	----------	----------	----------	----------	----------	----------
Ronsard-Troëne					nov --------	----------	----------	----------
S.R. Marine			----------	----------	----------	----------	----------	----------
Turma-Vengeance				----------	----------	----------	----------	----- avril
TOTAL	6	10	14	15	16	16	19	20

Ce sont donc au moins trente réseaux différents qui sont intervenus en Finistère, dont 6 dès 1940 et 20 en 1944. D'autres y ont sans doute fait quelques incursions, ne serait-ce que les Réseaux Var, Phidias (Turquoise). Leurs histoires que nous comptons retrouver feront l'objet d'un tome particulier.

***

LE RÉSEAU BOURGOGNE (E).[1].

Ce Réseau, très mal connu en Finistère où il sera pourtant des plus actifs, est créé pour le compte du B.C.R.A. le 18 février 1943, date à laquelle son chef, Georges Broussine, est parachuté en France. Il fonctionnera jusqu'au 25 août de l'année suivante. Sa centrale est installée à Paris; il est implanté en Bretagne, dans le Nord et dans les Pyrénées. Mission : rapatrier les aviateurs alliés tombés en France et les agents de liaison devant retourner en Angleterre. C'est ainsi que ce réseau qui comprenait 30 agents P2 à la Libération, récupérera plus de 350 aviateurs alliés et autant d'Officiers ou d'agents poursuivis par l'ennemi.

Parmi ses membres, sont à signaler M.Le Guillou de Douarnenez, membre du Mouvement Libération, Corentine Piriou, membre du Mouvement Défense de la France ayant œuvré également au profit de Libé-Nord dans le cadre des activités de C.N.D.-Castille. M. Le Guillou mettra sur pied le départ du Breiz-Izel le 21 janvier 1944; à bord, 16 Anglais et Américains (dont 15 de la Jeanne qu'avait déjà "retenu" Le Guillou et qui n'avaient pu prendre le large le 24 décembre 1943) et de nombreux Français; parmi eux, Yves Vourc'h, Yves Le Foll et Jos Le Bris de Plomodiern, Bob du Réseau Bourgogne... Les Allemands se rendront compte de ce départ 3 jours plus tard; leur surveillance sera alors renforcée.

*

CENTURIE (R).

Créé au printemps 1942 par Marcel Berthelot en accord avec le LCl Gilbert Renault, alias Rémy, les liaisons de ce Réseau avec Londres sont à charge de Confrérie Notre Dame (C.N.D.). Centurie a regroupé des agents déjà en activité de l'Organisation Civile et Militaire (O.C.M.) et de l'Armée Secrète (A.S.).

Sa mission est de recueillir des renseignements militaire, économique et politique sur l'ennemi en Zone Nord et à Vichy. Ses courriers sont remis tous les 10 à 15 jours à la Centrale C.N.D., ce, sans interruption, d'avril 1942 à avril 1944, mois où le réseau est mis en veilleuse.

Il comprendra au total 1 729 agents, se décomposant comme suit :

- 28 agents P 2,
- 450 assimilés au niveau P2 suite à déportation,
- 1029 agents P 1,
- 222 agents P 0,

En Finistère, il sera animé par M. de Lantivy (dit Caran d'Ache), agent d'assurances de Morlaix et M. Tilly de Locquirec. Le Docteur Ary Fichez (dit Coffre-fort) de Plougoulm en sera un membre très actif. Avec M. Trévidic (dit Potard), pharmacien, et M. Morvan, commerçant en vin, exerçant tous deux à St Pol de Léon, ainsi que Pierre Luiden, visiteur médical, de Cléder, il aura en charge le secteur allant de Goulven à Roscoff. Il pourra quasiment œuvrer jusqu'au mois d'avril 1944, période où il constituera le noyau actif du groupe "Marine-Nord" à base d'anciens marins renvoyés dans leurs foyers par Vichy. Cette unité devenue Compagnie de Fusiliers Marins fera partie du Groupement du Cdt Cloarec. Après avoir participé au nettoyage du Léon, elle prendra part aux combats de la libération de Brest dès le 14 août.

À Brest même, le réseau est représenté par M. Ferry et M. Maudu.

En sus des missions prévues par le Cl Rémy, ces agents prennent en charge la fourniture de secours aux familles des F.F.L. dans le besoin.

Les renseignements recueillis sont centralisés chez M. Morvan à St Pol; ce dernier les transmet directement à Paris au Dr Louis Fichez par des agents de liaison. Arrêté, il sera fusillé avec Trévidic et les agents de St Pol.

En matière de chaînes d'évasion, Jézéquel de Quimperlé a en charge les transferts vers l'Espagne. Il sera déporté et mourra à Mathausen où il avait retrouvé le Docteur Louis Fichez qui en reviendra.

Un débarquement d'agents arrivant d'Angleterre aura lieu à Cléder; (avril-mai 1943) sous la direction du Docteur Ary Fichez; ils seront camouflés à Mespaul avant de poursuivre leurs missions.

*

[1] N.d.R. : Cf aussi, ci-après, le Réseau Shelburn.

Extraits de Combattants de l'ombre en Cornouaille de Quéneherve.

Marguerite Gantier, l'Abbé Tanneau, Adolphe Le Goaziou, Odile Bounoure et sa belle-fille Jacqueline, les Dorval de Coat Billy et Le Fayou du manoir de Kerien, lieux d'émission, Paul et Yves Vourc'h, dont la chambre de Kerfeunteun fut un lieu d'émission ; à Concarneau : Hervé Nader, déporté ; à Bénodet : Jean L'Haridon, déporté ; au Guilvinec : Frélaud, Raymond Le Corre, morts en déportation, Henri Le Goff, déporté ; à Pont-Aven : la famille Lomenech père et mère morts en déportation et fille morte à la suite de la déportation ; à Quimperlé : Alain Le Louédec, déporté, Jézéquel, mort en déportation ; à Névez, Laurent le pêcheur mort en déportation, Marie-Thérèse Nouy de Douarnenez...

Après le coup dur de Carhaix, les émissions reprennent à Rennes, tandis qu'un autre poste fonctionne également à Paris. Ce poste de Rennes est ensuite ramené à Quimper puis à Morlaix, mais les arrestations qui ont lieu à partir du 14 février 1942 à Quimper et sa région, ainsi qu'à Rennes et Paris mettent un terme à ces liaisons. A compter du 1er avril 1942, le réseau Johnny cesse d'exister (1).

La confrérie Notre-Dame

Le Brigadier Ricco, qui lui a confié tant de renseignements, rencontre de nouveau Pierre Dréau. Le capitaine qui est devenu son ami lui annonce qu'il est entré en liaison avec un autre réseau « *la confrérie Notre-Dame* ». Le Maréchal des Logis, qui continue d'assurer sa fonction à la gendarmerie, devient alors agent occasionnel de ce réseau en mai 1943 au moment où des Rospordinois évoquent avec lui la possible mise en place d'un mouvement « *Libé Nord* » à Rosporden. Son action en ce printemps 1943 est donc assurée dans ces deux structures de résistance.

Baptisé CND en janvier 1942, le groupe du Vannetais Gilbert Renault alias colonel « *Rémy* » est né d'une collaboration avec un noyau finistérien fondé en novembre 1940 à Brest par Louis Elie, camionneur qui entra en contact avec le capitaine Drouin. Par l'intermédiaire de Rigoine, ce dernier fit la liaison avec Rémy et c'est ainsi que le groupe Elie se mit à travailler avec la CND Castille. Le groupe comprend entre autres Georges Bernard, rédacteur d'Ouest-France, qui avait fait la connaissance d'Anquetil Bernard dit « *l'hermite* », le radio du futur amiral Philippon, le responsable départemental de la

---

(1) Témoignages du capitaine Dréau, André Sprauël, Robert Ricco et document dactylographié à l'intention de l'auteur signé Jean Le Roux, alias « Johnny ».

CND. Malgré le violent démembrement du groupe Elie*, le colonel « *Rémy* » poursuit son action en liaison étroite avec le BCRA (Bureau Central de Recrutement et d'Action) que dirige à Londres le polytechnicien Dewavrin alias « *Passy* ». Créé en septembre 1942, ce bureau aura un rôle considérable dans l'organisation de la résistance intérieure par les envois d'hommes, d'argent, de matériel dont il est le principal répartiteur. On peut dire que les réseaux et même les mouvements nés en France prospèreront dans la mesure où ils seront reconnus et ravitaillés par lui (2). C'est grâce au BCRA que va être coordonnée et équipée la résistance spontanée et diffuse du peuple français.

(Collection particulière).

Louis Yéquel patron des « Deux Anges » à la barre, et Paul Bihan membre de l'équipage.

« *Rémy* » bénéficie alors du formidable concours des Finistériens aux moyens de communications très variés : émetteurs-radios, liaisons aériennes ou maritimes. Rapidement, le réseau assure ses opérations à partir de Pont-Aven et de Port-Manech. Alphonse Tanguy dit « *Alex* », chef du secteur Bretagne a en effet recruté comme agent permanent le 1er Juin 1942 un marin-pêcheur Louis Yéquel, trente-cinq ans, natif de Penmarc'h, commandant l'équipage des *Deux Anges*, qui de ces deux

---

* 38 résistants du groupe Elie furent emprisonnés, onze furent fusillés au Mont Valérien le 10 décembre 1941.

(2) Michel (Henri). « *Histoire de la Résistance en France* », Ed. P.U.F. Coll. « Que sais-je », 1975, p. 15.

ports d'attache va faire route vers les îles Scilly où attendent les alliés et le chalutier de Daniel Lomenech. C'est ainsi que le 17 juin 1942 le marin prend en charge le colonel « Rémy », sa famille ainsi qu'une valise dans laquelle se trouve les fabuleux plans « stenggeheim ultra secrets » du mur de l'Atlantique, que le tapissier René Duchez avait volé le 8 mai 1942 dans les locaux de l'organisation Todt de Caen. Ces plans de 0,75 mètres sur 3 m allaient permettre aux alliés de choisir les points précis du débarquement en Normandie.

Louis Yéquel va effectuer dix-sept voyages, liaisons maritimes périlleuses qui assurent le transport de courriers inestimables, de renseignements précieux, d'agents secrets, ainsi qu'un pot d'azalées destiné au Général De Gaulle...

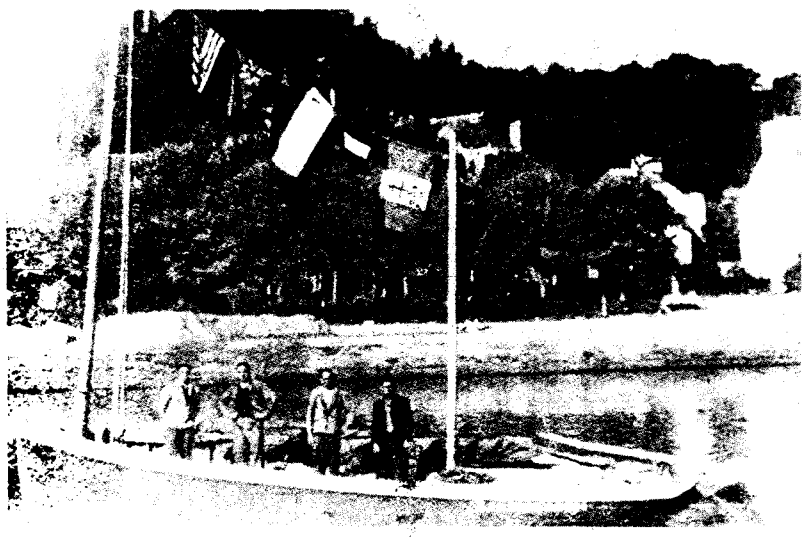
Il comptera également parmi ses passagers deux Polonais cachés en juin 1940 pour six mois chez les sœurs Barbarin dites « sœurs Mimosa », institutrices libres chez qui « Rémy », sa famille et de nombreux aviateurs en péril ont été hebergés. Il embarque également un communiste de marque : Fernand Grenier, député échappé le 18 juin 1941 du camp de Chateaubriant où il avait été incarcéré le 5 octobre 1940 avec trois-cents autres militants. Vingt-sept d'entre-eux feront partie d'ailleurs des cinquante otages exécutés en représailles de « l'assassinat » du Colonel Karl Hotz à Nantes le 21 octobre 1941. Sur la liste que le Ministre de l'Intérieur Pucheu transmit aux autorités allemandes, figuraient également des communistes ou ex-communistes finistériens, en particulier Pierre Guéguin le Maire de Concarneau, Henri Kérisit de Tréboul et Marc Bourhis, instituteur à Trégunc (3).

Pierre Guéguin
Maire de Concarneau, fusillé à Châteaubriant.

(3) *Historama*, n° 283 : « Le terrible réquisitoire du député communiste Fernand Grenier », p. 83.

Lorsque le camion qui les transportait s'arrêta à la gendarmerie de Rosporden, le brigadier Ricco leur offrit du cidre tout en les encourageant à fuir. Ces derniers confiants, pensant ne pas être retenus longtemps, se plièrent à leur destin incertain : ils périrent. Le député communiste qui a échappé à ce triste sort, dans un premier temps, est accueilli chez Ricco.

En décembre 1942, Alphonse Tanguy dit « Alex » conduit Fernand Grenier et « Rémy » dans la retraite toujours accueillante des sœurs Barbarin... grâce au navire de M. Yéquel *Les Deux Anges*, parti de Quimper. C'est ensuite le départ pour l'Angleterre (4).



(Collection particulière).

La barque « Les Deux Anges » de Louis Yéquel pavoise une fois la guerre terminée.

En raison d'une forte tempête, la première tentative ne peut avoir lieu, mais le lendemain, le généreux Yéquel, malgré la mer en furie et des creux de cinq mètres, mène à bien sa mission. Malheureusement, lors de l'accostage avec le chalutier de la Royal Navy, il est précipité dans la mer glaciale ; ce qui après un retour à Pont-Aven les vêtements trempés, aura de dramatiques conséquences* (5).

---

* Louis Yéquel poursuivit malade d'autres missions jusqu'au moment où une congestion pulmonaire se déclara, qu'il ne put faire soigner. Les agents du Sicherheitsdienst s'acharnèrent à sa recherche, suite à la dénonciation d'un traître au réseau. Après la guerre, il sera emporté par la tuberculose.

(4) Le Boterf (Hervé), « *La Bretagne dans la guerre* », France Empire, 1982, t. III, p. 227.

(5) Colonel « Rémy ». Lettre attestant les services de Louis Yéquel. Mars 1969.

Enfin installé à Londres, Fernand Grenier pouvait à quelques jours de là conclure un pacte d'alliance entre le P.C. et « La France Libre » qui reconnaissait le principe de la nécessité d'une insurrection nationale en octroyant de surcroît la garantie souhaitée par le Comité central du Parti d'un droit absolu laissé au peuple français de décider du choix de son gouvernement après la victoire finale (6).

Tandis que les F.T.P. deviennent adhérents à la France combattante, inlassablement les agents de la C.N.D. Castille poursuivent leur moisson de renseignements sur l'ennemi, à l'instar du capitaine Pierre Dréau qui, prétextant une visite à un parent, René Diascorn, en fait hospitalisé, parvient à s'introduire dans la demeure de celui-ci, un hôtel brestois dont trois étages sont occupés par des services allemands.

A l'heure de midi, l'agent n° 89411 fait la razzia des documents confidentiels. Une fois ses sacs remplis, il enfourche son vélo et file vers Plougastel où il trouve refuge vers 14 h au moment où l'alerte est donnée. Peu après le marin de Lesconil, qui ne craint guère ce tonnerre de Brest, rencontre « Alex » à Quimper puis au Pouldu où il lui remet sa récolte : les plans d'aérodromes et des bases sous-marines brestoises. Une fois de plus les *Deux Anges* fait route vers l'Angleterre avec la riche moisson.

Les Rospordinois de la CND Castille

Robert Ricco, le maillon rospordinois de la CND Castille, mène de son côté un fructueux prosélytisme et trouve bientôt un estimable soutien en la personne d'André Sprauël, qui par l'intermédiaire de Coustumer, garagiste de Pont-Aven, a déjà été informé de la filière mise en place par Daniel Lomenech et qui permet aux bateaux des îles Scilly de rapatrier les parachutistes fugitifs et des renseignements sur l'Angleterre.

Cet Alsacien, en tant que champion cycliste français, qui faisait les beaux jours du « Vel d'Hiv » était venu inaugurer le vélodrome de Rosporden en 1923 et s'était installé définitivement dans la cité des étangs. Mobilisé dans la 44e division cuirassée du Colonel De Gaulle, il avait douloureusement ressenti la débâcle. A son retour à Rosporden en octobre 1940, il monte un garage Peugeot où il reçoit en octobre 1941 la visite d'un neveu alsacien, qui devenu allemand, refuse la mobilisation dans l'armée du Reich...

---

(6) Le Boterf (Hervé). Op. cit., p. 227.

André Sprauël sélectionné par les Jeux Olympiques d'Anvers. Ici au Vélodrome d'Hiver dans les années 20.

M. Gestin, le maire, délivre au jeune Robert Sprauël, une fausse carte d'identité et M. Donval, industriel, lui fournit une adresse pour franchir la ligne de démarcation. André Sprauël parvient après un long voyage à bicyclette à faire passer son neveu en zone libre, non sans avoir eu à montrer des photos dédicadées de coureurs allemands, champions connus, pour qui les nazis ne tarissaient pas d'éloges. Ces photos eurent le don d'anesthésier leur vigilance*.

Rapidement André Sprauël est réquisitionné par la préfecture pour le transport des malades et blessés, ce qui lui permet d'obtenir un Ausweis des services allemands. Il est ensuite désigné par la préfecture pour réceptionner les fûts de pétrole lampant et pour en assurer la distribution contre les bons de rationnement. Ces fonctions le rendent libre de ses mouvements puisque son rayon d'action touche les communes limitrophes : Elliant, Tourc'h, Scaër, Kernevel, Saint-Yvi...

---

* Robert Sprauël dont le père alsacien servait dans l'armée allemande en 14-18 rejoindra l'Espagne puis l'Afrique pour être incorporé dans l'armée de Koenig. Il participera aux combats de Monte Cassino en Italie où il sera atteint d'une néfaste fluxion de poitrine.

Son ami électricien de Quimper Chavaroc, membre du réseau Johnny lui signale un jour qu'il va bientôt recevoir une visite. C'est ainsi que Pierre Dréau de la CND Castille le sollicite à son tour. Outre l'Ausweis, deux éléments vont en particulier aider le garagiste dans son action d'agent de renseignements.

Le fait que sa maison soit en partie réquisitionnée, lui donne l'occasion de discuter avec les sous-officiers et soldats hébergés. Habilement devant un verre de vin tiré de sa ration de trois litres mensuels, il leur soutire des renseignements. L'un des intrus, originaire du Wurtemberg, employé à l'arsenal de Lorient et s'exprimant en Français, sera particulièrement prolixe : — « On mange bien à Lorient ? ». — « Oh, personne ne se plaint, pas même les Japonais des deux sous-marins... ». De fil en aiguille, Sprauël glane quantité d'informations sur les mouvements des navires ennemis et apprend que les sous-mariniers sont mis au vert au château du Guilly et au château de Trévarez en Laz. Ils seront bientôt bombardés par les alliés...

L'autre élément d'importance tient à un concours de circonstances. Sans bon de réquisition, le chef de gare allemand de Rosporden s'empare de force d'une bicyclette au garage Sprauël. Peu de temps après, le garagiste se rend à Paris pour s'approvisionner en matériel avec son ami Chavaroc, qui est reconnu par un soi-disant camarade d'école.

Au cours des discussions, l'incident du vélo est évoqué en sa compagnie, puis à l'heure de se quitter, le camarade en question demande à être déposé à l'hôtel Crillon, la Kommandantur.

Les deux Finistériens se rendent alors vite compte que leur interlocuteur a des accointances avec l'occupant, car on leur promet bientôt, par souci de propagande, de remettre les choses en ordre. Peu après, en effet, le chef de gare allemand est régrogradé, le vélo est restitué, ce qui n'est pas sans impressionner l'occupant. Dès lors, les Allemands de Rosporden vont se méfier de ce garagiste capable d'influencer la hiérarchie nazie et ne manqueront pas de le saluer.

Le Capitaine Dréau, qui a rencontré le jeune Noël Arhan de Loctudy, après le démembrement de Johnny l'envoie alors fréquemment à Rosporden glaner les renseignements chez Ricco et Sprauël. Si Noël Arhan n'émet pas du domicile du garagiste lors de ses visites quasi-journalières, il lui arrive cependant de lui confier en garde son poste-radio malgré l'inquiétante présence allemande.

Les Rospordinois lui communiquent alors quantité de renseignements sur le trafic en gare, sur les effectifs ennemis, le nom des chefs, la position des cantonnements, la nature des totems portés par les soldats aux épaulettes, des données sur la base sous-marine de Lorient ; les coordonnées des batteries allemandes, les relevés de tels clochers, tels

arbres ou points caractéristiques vus du ciel et le conduisent parfois à Riec-sur-Belon chez Alain Berthou, autre radio de la CND.

De nombreux aviateurs et agents sont également transférés par leurs soins sur Pont-Aven au domicile des sœurs Barbarin, route de Riec.

Les gendarmes rospordinois sont tous partie prenante ; outre Ricco qui de surcroît délivre les papiers nécessaires pour ces agents œuvrant en zone côtière interdite, Hervé Le Tirilly leur délivre également des papiers d'identité, des cartes d'alimentation. Alain Guichaoua à moto à maintes reprises transporte le Capitaine Dréau, Noël Arhan entre autres, entre Rosporden, Quimper, Pont-Aven et Concarneau, port où mouille désormais un autre bateau au service de la CND : le *Papillon des Vagues*.

Le glas du réseau sonne le 4 novembre 1943 avec l'arrestation de Tilden, radio de la CND, qui passe à l'ennemi, facilitant la tâche de Masuy, un Belge, cheville ouvrière de la Gestapo parisienne. Le centre du réseau, Porte Champerret à Paris, est investi par les Allemands, qui mettent la main sur des documents très compromettants, qu'« Alex » croyait pouvoir récupérer avant l'ennemi. Le glorieux Lorientais de quarante-sept ans, voulant sauver les listes de ses compagnons clandestins, se fit tuer sur place*. Rapidement, Londres lance le message : *« tempête sur l'ouest, "Dauphin" (Arhan), "Henri" (Dréau)... gagnez la campagne ! »*.

L'hécatombe hélas se poursuit et les nazis démantèlent en tout lieu le réseau : le 7 novembre Place des Ternes au bar Dupont, quelques membres se font arrêter. Noël Arhan, blessé à la mâchoire inférieure, parvient à s'enfuir et à trouver asile chez un oncle, mais l'infection va gagner ses blessures**.

Le 17 novembre à Concarneau, de nombreux agents tombent entre leurs griffes : René Carval, patron du *Papillon des Vagues*, son frère Armand, Michel Le Gars, Alain Hélias, Louis Le Léon, Gildas Leroux formant l'équipage du *Papillon des Vagues*, puis Alain Berthou, le radio de Rudeval en Riec-sur-Belon.

Par bonheur, l'ennemi fait chou blanc à Pont-Aven puisque Louis Yéquel a mis les voiles et que les trois sœurs Barbarin interceptées par M. Olivier, descendent lors de l'arrêt du car à Trégunc. En effet, M. Olivier, qui a vu les Allemands surveiller le domicile de ses belles-sœurs,

---

* Voir le récit du colonel Rémy « *Mémoires d'un agent secret de la France Libre* ». Ed. France Empire, T. II.

** Noël Arhan mourra à Paris le 6 avril 1944.

a pu les aviser de suite du danger. Les trois sœurs « Mimosa » pensent aussitôt à M. et Mme Ricco pour les secourir. Les motocyclettes de Ricco et Guichaoua prennent bientôt en charge Clémence et Bernadette, tandis qu'Adrienne rejoint son salon de coiffure de Riec sans être inquiétée. Après deux à trois semaines passées à la gendarmerie rospordinoise, les deux émules de Gauguin qui ont peint quelques toiles admirables, gagnent à Paris le domicile d'une famille de crêpiers, originaire de Pont-Aven. Comme la vie y est difficile, les Rospordinois Robert Ricco, François Rivier l'entrepreneur, Bertrand Petit et Jean Garo les cheminots, se rendent à plusieurs reprises dans la capitale pour leur fournir des victuailles.

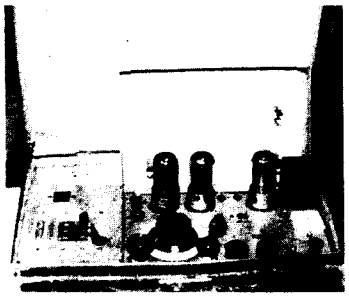
Bientôt, sans avoir annoncé leur retour, Bernadette et Clémence arrivent un beau jour à la gendarmerie de Rosporden pour y rester plusieurs mois jusqu'à la Libération. Clémence Barbarin réclamera même avec ardeur, mais en vain, une mitraillette pour participer aux combats de la libération locale.

L'impitoyable démantèlement de la CND se poursuit. Le 18 décembre sont arrêtés à Quimper Yves Millour et ses deux fils, son ami Louis Le Coz ; puis à Carhaix le radio Henri Leclerc dit « Célo » l'est à son tour le 19*.

La liste des martyrs du fabuleux réseau sera très longue.

Le Général De Gaulle reconnaîtra les services inestimables de la CND de Castille : « aucun bateau allemand de surface n'abordait ni ne quittait Brest, Lorient, Nantes, Rochefort, La Rochelle, Bordeaux sans que Londres en fût prévenu par télégramme. Aucun ouvrage n'était construit par l'ennemi sur la côte de la Manche ou de l'Atlantique, en particulier dans les bases sous-marines, sans que l'emplacement et le plan en fussent connus aussitôt de nous (7).

Les rescapés de l'hécatombe, loin de désarmer, vont poursuivre leur lutte dans d'autres mouvements...



Poste émetteur
Musée de St-Marcel

* Henri Leclerc de Carhaix mourra à Mauthausen, Louis Le Coz à Bergen Belsen.

(7) De Gaulle (Charles). « Mémoires de guerre ». L'Appel, *op. cit.*, p. 236-237.

Extraits du Finistère dans la guerre l'occupation -

Alice COUDOL,
« Violette » du réseau « Alliance ».
Née à Brest, le 10 février 1923,
arrêtée à Lesneven par la Gestapo
et fusillée le 30 novembre 1944.
Elle avait, au départ, créé un véritable réseau,
distribuant des photos
du général DE GAULLE.

Le Groupe Elie - C.N.D. Castille

En mai 1941, 38 Résistants sont incarcérés à la prison du Bouguen à Brest, puis, celle-ci détruite par un bombardement, on les dirige, au début de juillet, sur Fresnes.

Le jugement est rendu le 23 novembre suivant : 11 sont condamnés à mort : Louis ELIE, Roger GROISELEAU, Joseph THORAVAL, Joseph PRIGENT, Roger OGOR, René GOURVENNEC, Albert MULLER, François QUÉMÉNER, Louis STÉPHAN, Georges BERNARD, Robert BUZILLET.

Un sous-officier allemand, attaché à la prison de Fresnes, conte ainsi leur derniers moments :

« ... Je peux dire que je n'ai jamais revu un tel héroïsme. Ils m'ont même invité à les accompagner jusqu'au Mont Valérien. Pendant le trajet, en autobus, de Fresnes, à travers Paris, jusqu'au Mont Valérien, ils montrèrent un état d'esprit qui est impossible à décrire. Ils ont alternativement fumé, plaisanté, chanté des chansons populaires de la Bretagne et plusieurs fois « La Marseillaise »; pas une plainte, pas une larme. Au Mont Valérien, avant d'être fusillés, le prêtre les a

réunis encore pour un quart d'heure. Et voici les dernières minutes : tous refusèrent de se faire bander les yeux. Tous moururent debout, sans trembler, s'écriant : « Vive la France ! ». Trois d'entre eux donnèrent même l'ordre : « Feu ! ».

« ... Nous tous qui assistions à ce dernier moment fûmes émus jusqu'aux larmes de voir une telle mort et un tel héroïsme breton... » (1).

C'était le 10 décembre 1941.

Les autres membres du groupe furent condamnés à des peines allant de trois à quinze ans de réclusion : Georges GAUVARD, René ISTIN, Alice ABARNOU, Joseph ABARNOU, Auguste BONNIOU, Jean CAROFF (décédé en déportation), Lucien GOUEZ, Louis INIZAN, Robert LE REST, Maurice LE ROUX, Joseph OLLIVIER, Yves PICARD, Jean POULIQUEN, Jean-Marie PRONOST, Hervé ROIGNANT, le Capitaine DROUIN (décédé en déportation), Georges LE DROFF, Jean COATEVAL, François PONDAVEN.

Le groupe avait été fondé en novembre 1940 par Louis ELIE, camionneur, qui entra en contact avec le Capitaine DROUIN. Par l'intermédiaire de RIGOINE, ce dernier fit la liaison avec RÉMY et c'est ainsi que le groupe Elie travailla avec C.N.D.-Castille. Il le faisait d'ailleurs d'une autre façon puisque l'un de ses membres, Georges BERNARD, rédacteur à « Ouest-France », qui disposait d'une carte de presse et d'un appareil photo, avait lié connaissance avec Bernard ANQUETIL, le radio du futur Amiral PHILIPPON, lui aussi à C.N.D.-Castille.

Pour se procurer des armes, le groupe Elie avait réglé une mise en scène. Quelques membres entraient dans un café où consommaient des Allemands, mettaient leur imperméable ou leur pardessus sur les capotes militaires, buvaient rapidement un verre et, en reprenant leurs vêtements, subtilisaient une arme ou deux.

Est-ce cela qui se passa le 28 avril 1941 dans un café de la rue Louis-Blanc ? Trois membres du groupe, Albert MULLER, Joseph PRIGENT et François QUÉMÉNER, ouvriers à l'Arsenal, en vinrent aux mains avec quatre soldats allemands à la porte du café. MULLER est touché par plusieurs balles tandis qu'un soldat reste sur le pavé. Grâce à la complicité des médecins, MULLER échappa aux recherches (2).

Mais la Gestapo, arrêtant un suspect, découvrit sur lui une liste de noms qui amena l'arrestation du Groupe Elie.

Tous ne furent cependant pas capturés : Henri AUFFRET, domicilié rue de la Vierge, et Roger OGOR, rue Victor-Hugo, quittèrent Brest pour Rennes où ils descendirent au « Restaurant des Bretons », avenue Janvier, et tenu par M. Henri AUFFRET. Celui-ci les mit en rapport avec un « passeur d'hommes », M. Louis HENRY, spécialiste du passage de la ligne de démarcation. Mais il leur fallait de l'argent et de l'essence. Pensant les obtenir à Brest, Roger OGOR regagne cette ville.

Pendant son absence, Henri AUFFRET commet l'imprudence de se confier à Louis HAREL, coiffeur rennais, qui lui déclare alors souhaiter se joindre à eux.

Revenu à Rennes, OGOR, AUFFRET et HAREL déjeunaient au « Restaurant des Bretons » quand arrivèrent le Commandant de la Gestapo BREUER et quelques

Georges BERNARD de Défense de la France, fusillé le 10 décembre 1941, au Mont-Valérien.

sbires (ce BREUER devait se pendre dans sa prison à Bruxelles et sa maîtresse, Thérèse HONOREZ, fut condamnée à mort). Le trio fut arrêté.

Henri AUFFRET fit semblant de régler l'addition et coiffa de son imperméable le sergent IUCK qui tentait de l'empêcher de fuir. Poursuivi par celui-ci, il lui tira une balle dans le ventre et parvint à gagner les toits avant d'être hébergé par une patriote.

Quelque temps plus tard, la radio anglaise émettait le message : « Henri le croque-mort, bien arrivé à Londres » (Henri était employé aux Pompes Funèbres).

HAREL, au cours de son transfert en auto à la Gestapo, conseilla à OGOR de déchirer la page de son petit carnet rouge contenant des adresses en zone libre et en Angleterre et de la camoufler sous la banquette.

Une heure plus tard, HAREL était libre et OGOR, confondu par la page de son carnet. Il fut dirigé sur la prison brestoise.

HAREL et BREUER se rendirent à Brest à la recherche d'AUFFRET. HAREL se présenta chez Mme OGOR, tentant d'obtenir des indications sur les résistants non arrêtés et poussant le cynisme jusqu'à se faire faire une omelette. Même démarche auprès de Mlle AUFFRET. Même insuccès.

Le 29 août 1946, HAREL était condamné à mort par la Cour de Justice de Rennes (3).

Mais revenons au Groupe Elie. Dès la fin de 1940, il entreprend de récupérer les armes abandonnées par les Anglais, de voler des grenades à la pyrotechnie du Moulin, de stocker de l'huile de vidange pour faire déraper les voitures alle-

mandes dans les virages. Même, au cours des bombardements, il n'hésite pas à attaquer à la grenade des batteries de D.C.A.

Au cours de l'un de ces bombardements, le jeune GODEFROY, qui s'abrite des bombes sous un camion allemand, est assassiné à coups de bottes par quelques occupants. Le Groupe Elie décide de le venger. Et de cette vengeance, un sergent nazi qui rentre de permission en sera la victime. Revenu à lui, il déclara : « Ce sont de jeunes Français qui m'ont attaqué ! »

Et c'est cet attentat qui amena les arrestations en chaîne.

Mais il faudrait aussi évoquer l'attaque de la prison de Pontaniou où, le surlendemain, devaient être fusillés plusieurs patriotes, l'attaque de l'Hôtel Continental où le dépôt d'explosifs coïncida avec une attaque à la bombe de la R.A.F....

***

Bien entendu, C.N.D. Castille, création du Colonel RÉMY, c'est aussi l'action à Brest du Lieutenant de Vaisseau PHILIPPON — Hillarion — et de ses fidèles Bernard ANQUETIL et Arsène GALL, action qui contribua, avec celle du Réseau « Johnny » à bloquer les croiseurs allemands *Scharnhorst, Gneisenau* et *Prinz Eugen*. L'Amiral PHILIPPON l'a évoqué avec ses diverses péripéties dans « S et G » et le « Blocus du *Scharnorst* et du *Gneisenau* » (Edit. France-Empire) et RÉMY dans ses « Mémoires d'un agent secret de la France Libre ».

Réseau « Centurie - O.C.M. »

Ce Réseau, auquel s'associe l'O.C.M. (Organisation Civile et Militaire), se constitue à Morlaix sur l'initiative de M. DE LANTIVY et de M. TILLY, de Locquirec, en février 1942, l'O.C.M. étant créée quelques mois plus tôt sur le plan national avec MM. BLOCQ-MASCART et le Colonel MOREAU-GÉRARD (4).

Le docteur Ary FICHEZ évoque ainsi l'organisation de ce Réseau-Mouvement : « Avec M. TRÉVIDIC, pharmacien, et M. MORVAN, négociant à Saint-Pol-de-Léon, nous avions en charge le secteur côtier de Roscoff à Goulven. Au départ, le recrutement se limitait à cinq agents par commune. Ils devaient s'ignorer et nous devions les choisir, autant que possible, dans des activités professionnelles différentes. Surveiller les mouvements de troupe, le camp d'aviation de Ploujean, évaluer les effectifs, relever les constructions et installations côtières, les mouvements des ports, les activités de la gare de Saint-Pol-de-Léon, recueillir les aviateurs alliés... C'était là, au début, le principal travail qui faisait l'objet d'un rapport oral mensuel. J'avais en charge les familles de jeunes partis pour la France Libre, auxquelles, en dehors des soins gratuits, je remettais l'équivalent mensuel des allocations militaires. M. TRÉVIDIC distribuait gratuitement des médicaments. Médecin et pharmacien, nous pouvions tous deux recevoir nos agents sans attirer l'attention. En 1944, nous

Extraits du Morbihan en guerre de R. Herouy

Kéroman II sont terminés et que cinq sous-marins sont en carénage, répartis entre Kéroman I et les abris-cathédrales du port de pêche. Il a ainsi autour de lui un groupe d'informateurs qui ignorent totalement l'utilisation qu'il fait des renseignements qu'on lui apporte ; ils savent seulement qu'il faut s'adresser à lui si on veut mettre les Alliés au courant de quelque chose. Le témoignage de l'amiral Le Puth, alors ingénieur, confirme nettement ce que disent tous les anciens collaborateurs de Stosskopf, les ingénieurs Labbens, Giraud, Castel, Perrais, qui ont été quotidiennement ses informateurs : « Par l'intermédiaire d'un de mes administrés, j'avais acquis la conviction que les sous-marins allemands allaient sans tarder effectuer des raids dans la mer des Caraïbes ; je décidai de m'en ouvrir à mon chef, l'ingénieur général Antoine, directeur de l'arsenal et chef d'arrondissement et aussi chef direct de M. Stosskopf. M. Antoine me dit sans hésitation d'aller raconter mon « histoire » à notre ami qui nota tout de suite les faits importants sur un carton placé dans un tiroir de son bureau ; il me dit de lui faire connaître tous les renseignements qui viendraient à ma portée, ce que je fis » (1). Stosskopf s'informe aussi auprès d'un grutier de l'arsenal, Marcel Mellac, qui est chargé, aux mouvements généraux, d'enlever les périscopes des sous-marins, et d'un ingénieur allemand antinazi, objecteur de conscience que son employeur a pu tirer d'un camp de concentration pour le faire affecter à Lorient (2).

A Vichy, le commandant Ferran, qui a pris le 1er juillet 1941 la succession du commandant Trautmann, reçoit régulièrement, comme son prédécesseur, la visite de Stosskopf tous les deux ou trois mois. Celui-ci, outre les renseignements habituels, apporte parfois des informations d'un intérêt exceptionnel ; un jour il annonce que les Allemands étudient des peintures anti-asdic ; il prévient que les sous-marins sont en cours d'équipement pour naviguer longuement dans les mers chaudes ou bien il décrit longuement les effets d'un grenadage sur un sous-marin qui a pu rentrer à Lorient alors que les Alliés le croyaient coulé. Dans les derniers jours d'août 1942, Ferran le présente à Bourgeois qui doit prendre la direction du secteur nord au 2e bureau de la marine mais Bourgeois ne le reverra pas ; l'invasion de la zone sud oblige Stosskopf à chercher une autre filière. En décembre 1942, selon toute probabilité, il entre en relation avec Joël Le Moigne, du réseau Alliance.

la C. N. D.

Gilbert Renault (« Raymond » puis, à partir d'août 1941, « Rémy ») a étendu son réseau sur tout l'Ouest et le Sud-Ouest, mais la destruction d'un autre réseau de la France libre, celui de « Saint-Jacques », le conduit à couvrir le plus possible toute la zone occupée et à déplacer la « Centrale » de Nantes à Paris.

Les courriers deviennent de plus en plus abondants et « Rémy » ne peut plus suffire à la tâche de classer les renseignements, les recopier à la machine et les chiffrer. Il fait appel à « Lavocat ». Celui-ci quitte Vannes et vient s'installer à Paris au deuxième étage d'une maison que sa mère possède rue Madame. Rémy l'initie à ses nouvelles fonctions mais il faut une dactylo ; il enrôle sa sœur ainée, Maisie, qui travaille au Ravitaillement à Vannes, elle se fait muter à Paris pour aider « Lavocat » (3). Le service s'accroît et le réseau prend les proportions d'une vaste organisation.

(1) Lettre à l'auteur.

(2) Cet ingénieur, assimilé à un sous-officier, sera libéré rapidement à la fin de la guerre pour services rendus à la Résistance française.

(3) Rémy « Mémoires d'un agent secret de la France libre » Tome I p. 246-247.

Lebreton, arrêté le 8 mars (1) a pu s'évader le 25 juin en gare de Rennes alors qu'on le transférait à la prison de Saint-Brieuc. Il parvient à rejoindre Rémy à Paris. Celui-ci inquiet des frasques d'un personnage aussi aventureux, cherche à se débarrasser de lui. « Il me fait, écrira-t-il, des promesses solennelles, il ne se livrera plus à aucun écart, il respectera mes consignes, il sera sobre et ponctuel, etc... De guerre lasse je l'envoie en Bretagne avec mission de me trouver cet informateur sur Lorient qu'il s'était engagé naguère à me procurer. Je lui donne quelque argent et lui déclare qu'il est inutile qu'il essaie de se représenter devant moi tant qu'il ne m'aura pas amené cet informateur dont j'ai le plus grand besoin » (2).

Dans le courant de novembre 1941, Lebreton entre en relations avec un personnage assez énigmatique, qui passe pour plutôt « collaborateur », Alphonse Tanguy. Il le présente à « Lavocat » et à « Loyer », au cours d'une entrevue ménagée dans un immeuble de la rue des Fontaines, à Lorient. Tanguy énumère les services qu'il peut rendre en tant qu'ingénieur à l'arsenal où il travaille pour la Kriegsmarine. « Il nous demande, racontera plus tard « Loyer » (3), de faire confectionner les clefs des coffres allemands où sont enfermés les documents secrets de la base, dont il prendra les empreintes à la cire. Plus tard, quand il aura les clefs, il les utilisera pour photographier tous ces documents qui ne sont rien moins que les plans des bases de sous-marins en France ». Pour le toucher, il suffira de s'adresser à Mme Odette Michel, herboriste rue de Liège. Peu après, Lebreton emmène sa recrue à Paris pour la présenter au chef du réseau.

Rémy leur donne rendez-vous dans une allée du bois de Boulogne, près du champ de courses d'Auteuil « un dimanche matin tout à la fin de novembre 41 ou tout au début de décembre » (4), donc probablement le dimanche 30 novembre. Tanguy lui explique qu'il est ingénieur et que, ayant déjà travaillé en tant qu'officier de réseau pour le 2e bureau en Roumanie, il s'est mis au service de la Kriegsmarine de Lorient dans l'espoir de se rendre utile un jour. Bien que son interlocuteur soit un homme effacé dont ni le visage ni la voix n'inspirent particulièrement la sympathie, Rémy prie Lebreton de se retirer et emmène Tanguy chez lui, dans l'appartement où il vient de s'installer avec sa famille, 52 avenue Lamotte-Picquet. Il a pressenti que ce nouveau compagnon était animé d'un exceptionnel esprit de décision (5). De son côté, le solitaire qu'est Tanguy est touché de la confiance immédiate que lui témoigne Rémy. Celui-ci l'invite à déjeuner ; ils passent l'après-midi ensemble et vont dîner chez Prunier, rue Duphot. Là, au cours du repas, celui qui sera désormais connu surtout sous son pseudonyme d'Alex, fait cette remarque : « Si j'avais à Lorient du Sauternes comme celui-ci, je serais bien sûr de vous apporter les plans que vous m'avez demandés. — Pourquoi ? — Parce que l'ingénieur sous les ordres duquel je travaille cherche désespérément du Sauternes dans tout Lorient. Il a une permission pour la Noël mais il ne veut pas aller à Berlin sans apporter du Sauternes à sa femme. — Et alors ? — S'il va en permission... » (6). Rémy obtient du directeur de Prunier, six bouteilles qui, à 48 F. pièce, lui reviennent à 288 F...

Dans le courant du mois, un dimanche qui doit être le 21 décembre (son travail ne lui permettait pas de voyager en semaine), Alex arrive avenue Lamotte-Picquet avec un énorme colis, haut comme une table et mesurant de 50 à 60 cm de côté. Il le défait.

(1) cf. p . 71 et 94.
(2) Rémy — o.c. I p. 291.
(3) « A la mémoire d'Alphonse Tanguy », plaquette de l'amicale du réseau C.N.D. — Castille 1968 (non paginée).
(4) Rémy. Lettre du 8 avril 1969 à l'auteur.
(5) Sur Alphonse Tanguy, voir annexe XII, p. 216.
(6) Rémy o.c. I p. 309 et conférence prononcée à Lorient le 28 mars 1969.

Ce sont les plans allemands de toutes les bases de sous-marins de la côte atlantique (Brest, Lorient, Saint-Nazaire, La Pallice et Bordeaux). L'ingénieur allemand étant parti pour Berlin (avec les six bouteilles !) Alex a profité de son absence pour prélever un exemplaire de chaque plan dans le coffre aux documents secrets. Rémy emportera ces plans en Angleterre quelques semaines plus tard (départ en Lysander, près de Saint-Saëns le 27 février).

En janvier 1942, Alex commence à organiser le sous-réseau lorientais de ce qui s'appelle maintenant la C.N.D. (Confrérie Notre-Dame). Il recrute Clément Crochet (« Mariette ») qui travaille comme lui à la section allemande de l'arsenal, l'armateur Maurice Le Léon (« Le Colonial »), Melle Jeanne Guédez, qui sera « Geai ». En février, il étoffe son équipe de renseignement avec Paul Réveil (« Jaz ») agent technique à l'arsenal (1), Georges Gaigneux (« Goéland »), chef de bureau à la mairie de Lorient, qui fera profiter le réseau de ses relations avec la police, et, par l'intermédiaire de Crochet, Melle Jeanne Le Bozec qui travaille au secrétariat de la section des ateliers de l'arsenal (direction française). Un peu plus tard, il s'assure le concours d'un jeune garagiste qui dispose d'une voiture à gazogène, Alain de Beaufort (« Léger »).

Cependant Rémy s'inquiète des difficultés et des dangers que présentent les liaisons aériennes. Il serait sans doute plus facile et surtout bien plus discret d'organiser des rendez-vous en mer pour acheminer le courrier et assurer dans les deux sens le passage des agents de la France libre. Il s'en entretient en Angleterre (2) avec Daniel Lomenech, de Pont-Aven, qui est détaché par les Forces navales françaises libres comme second lieutenant auprès de la Royal Navy. Ils s'entendent sur la région où se rencontrer et la façon de se reconnaître. De retour en France (par Lysander, fin mars 1942, près de Saumur), Rémy confie le soin de préparer les liaisons maritimes à « Alex ».

Celui-ci se préoccupe donc d'acheter un bateau de pêche et ce n'est pas facile. Cependant, grâce à Le Léon, il ne lui faut que cinq à six semaines pour se rendre possesseur d'une barque d'environ huit mètres de long, pontée à l'avant et munie à l'arrière de deux coffres à bagages. Ce très modeste « chalutier » s'appelle « les Deux Ange », du prénom commun à ses deux constructeurs. L'acte d'acquisition est passé au nom de Gildas Le Roux, 41 ans, capitaine de la marine marchande.

Il faut ensuite lui trouver un équipage. Alex connaît à l'arsenal les trois frères Canévet qui sont de sûrs patriotes ; il leur demande de l'aider à trouver un patron expérimenté. L'un d'eux en parle à un marin groisillon domicilié à Lorient, Gildas Bihan. Celui-ci s'adresse à Louis Yéquel ; ils ont navigué ensemble avant 1939 et ils se sont retrouvés pendant la guerre sur le même navire. Yéquel donne un accord de principe ; Alex va le voir, lui assure que les liaisons n'auront lieu que de loin en loin et que toutes les précautions seront prises pour assurer une entière discrétion. Inconsciemment peut-être, il minimise les risques ! Finalement l'équipage est ainsi composé : patron, Louis Yéquel, matelots, Gildas Bihan et un autre groisillon, son homonyme Paul Bihan. Tous trois sont repliés de Lorient à Pont-Aven. Le chalutier sera basé dans ce port, ce qui lui permettra de se rendre assez rapidement aux rendez-vous avec le navire anglais, du côté de l'archipel des Glénan.

Le premier de ces rendez-vous est fixé au 20 mai 1942. Rémy part de Paris le 16 pour Lorient avec son opérateur radio Robert Delattre (« Bob ») et celui-ci, installé dans un appartement inhabité de la rue du Port, presque à l'angle de la Bôve, donne à Londres les dernières indications de son chef en vue de la rencontre. Malheu-

(1) Réveil avait fait remonter des pistons fêlés sur une vedette allemande. Dénoncé il avait été rétrogradé. L'affaire s'était ébruitée et Alex en avait profité pour le contacter.

(2) Rémy o.c. I p. 372.

reusement, le mercredi 20, le moteur des « Deux Ange » a une panne à Lorient au moment de partir et la réparation ne peut être faite immédiatement. Les rendez-vous du 21 sont manqués aussi (1) parce que, les Allemands ont interdit toute sortie du port (des avions ayant mouillé des mines dans la nuit) et qu'on ne peut aller à Pont-Aven chercher l'équipage. Déception !

De plus en plus absorbé par le réseau, et craignant d'être dénoncé par son neveu avec qui il s'entend mal, Alex ne peut plus conserver sans risque ses fonctions à l'arsenal. Il abandonne son emploi à la date du 31 mai. Il a désormais les coudées franches, ce qui lui permet d'organiser en quelques jours l'opération du 17 juin : il s'agit d'évacuer en Angleterre la famille de Rémy, c'est-à-dire sa femme et leurs quatre enfants qui se cachent à Baud chez Mme Le Crom (2) depuis plusieurs semaines sous le nom de Morin. Rémy arrive le 13 juin à la gare d'Hennebont où Alex l'attend avec Alain de Beaufort. Il informe Alex qu'il accompagnera les siens et il est décidé que Beaufort, qui commence à être brûlé, passera aussi la Manche. Celui-ci les emmène le 15 à l'Hôtel Ostréa, à Riec-sur-Belon, et le surlendemain matin, à Pont-Aven, les sept partants montent à bord des « Deux Ange ». Deux des enfants sont cachés dans le coffre arrière droit, Mme Renault et sa fille aînée dans le coffre arrière gauche, « Léger », Rémy et son petit Michel, âgé de dix-sept mois, dans la cale avant (3). Il faut subir à Port-Manech le contrôle redoutable de la G.A.S.T., mais celle-ci, heureusement, ne fouille pas le bateau. Le lieu de rendez-vous est à environ une heure et demie de route, au delà de la Jument, dans le suroît de la bouée. L'équipage, complété par Alex, pêche le congre pendant toute la journée. Vers 16 h, un chalutier marqué C C 2612 attire leur attention : tous ceux de cette taille ont été réquisitionnés et il n'en reste plus à la pêche. Le numéro aussi est surprenant, car ceux des bateaux immatriculés au quartier maritime de Concarneau dépassent actuellement 2900 ! Cependant l'ancien chalutier concarnois devenu en Angleterre le N 51 et camouflé pour venir à ce rendez-vous n'éveille pas les soupçons des patrouilleurs allemands. Au moment prévu, à 18 h, il s'avance vers les « Deux Ange » ; bientôt ils sont bord à bord. On embarque le courrier puis les enfants ; enfin leur mère, « Léger » et Rémy montent à leur tour et sont accueillis par Daniel Lomenech. Après avoir stationné toute la nuit suivante dans les parages, le N 51 les conduit aux îles Scilly où ils arrivent dans la matinée du 19 juin.

Depuis le début de mai, l'activité du réseau lorientais est devenue particulièrement intense. Alex s'est assuré le concours d'informateurs bien placés, sérieux et compétents. Paul Réveil s'intéresse aux sous-marins que l'on carène alors aux bassins I et II de l'arsenal. Il en note les numéros, les pièces à réparer, les délais d'immobilisation. Le docteur Le Crom fournit des informations sur les défenses côtières, les cantonnements allemands, etc... Maurice Le Léon, Clément Crochet et des agents occasionnels apportent leur moisson de renseignements. Alex reçoit ses agents dans des cafés ou bien chez sa sœur qui tient une boucherie près des halles Saint-Louis. A cette époque on lui fait surtout des comptes rendus verbaux : parfois des plis sont déposés à son intention chez Mme Michel (« Séverine »), rue de Liège. En cas de nécessité, Crochet assure les liaisons au domicile des agents. Depuis le mois d'avril, Alex a un collaborateur de premier ordre : à Kéroman, il a fait la connaissance de Gustave Colzy que ses patrons y ont envoyé pour effectuer le montage des ponts roulants à la base de sous-marins ; il l'a chargé de faire les plans de

(1) En cas d'un premier échec il était entendu qu'un deuxième rendez-vous devait avoir lieu le lendemain matin et éventuellement un troisième l'après-midi.

(2) Mère du docteur Le Crom-Hubert (cf. p. 94).

(3) Voir le récit détaillé de ce départ dans « Rémy » o.c. I p . 493 à 513.

tous les circuits électriques et principalement des câbles armés qui alimentent la base. Colzy est un excellent radio qui transmettra de nombreux télégrammes avec Alex.

A ce moment, Rémy retrouve à Lorient Georges Facq (« Favreau »), spécialiste des questions aéronautiques. Après l'arrestation du chef de la section « Luftwaffe » à Paris en avril, il est venu trouver Alex pour renouer le réseau. Sur ordre de Rémy, il s'engage dans l'organisation Todt pour voir de plus près les travaux en cours à Lann-Bihoué où les Allemands construisent un aérodrome pour avions à grand rayon d'action. Au bout de quelques jours, le 14 mai, il apporte à Paris un jeu de plans qu'il a relevés (1).

Alors que la C.N.D. connaît ailleurs des jours sombres avec, notamment, l'anéantissement du réseau de Saint-Brieuc en mai et, à Paris, la trahison de l'agent de liaison « Capri » à la fin du même mois, la Basse-Bretagne reste calme jusqu'à la fin juin. A cette époque survient une première alerte pour l'agence « Armor ». La sœur d'Alex reçoit la visite de la police allemande qui le recherche. Heureusement il se trouve à Pont-Aven. Prévenu en hâte par le docteur Le Crom-Hubert, il se cache pendant quarante-huit heures dans un roncier puis chez les Berthou, à la ferme de Rudeval. Pendant une quinzaine, il passe une partie de la journée et toutes ses nuits sous un pommier au milieu d'un champ, ravitaillé par la grand'mère quand tout le monde dort. Il laisse pousser sa moustache rousse et sa barbe puis il part pour Paris où il va se mettre à la disposition de Max Petit (« Poucet » ou « Perrault ») que Rémy, en partant pour l'Angleterre, a désigné pour le suppléer.

Mais la centrale de Paris est réduite à quelques éléments du fait de la cascade des arrestations survenues depuis le 15 mai et de l'obligation pour les éléments non encore inquiétés de prendre le large. Sur l'ordre de Rémy, trois agents, dont Lebreton, sont partis en juin pour l'Angleterre via Gibraltar. « Lavocat » revient à Vannes et se réfugie près d'une propriété (le château des Sources) que ses parents possèdent à Saint-Jean-Brévelay ; il s'installe à la ferme de Saint-Thuriau, au foyer de la famille Le Calonnec. A Lorient le docteur Le Crom-Hubert est recherché par les Allemands ; apparemment ceux-ci ne connaissent pas son nom exact puisqu'ils arrêtent deux médecins qui s'appellent l'un Le Moal, et l'autre Le Mouël-Moëllo et leur posent des questions qui ont trait de toute évidence à « Yvonne ». Celui-ci doit donc partir ; il s'en va en zone non occupée où il fondera sur la Côte d'Azur le sous-réseau « Tartane » dépendant de la centrale « Phratrie ».

Alex et son agent de liaison « Mariette » reviennent en Bretagne : ils doivent préparer une opération maritime pour le retour de Rémy, en septembre. C'est en effet vers le 20 de ce mois que Rémy revient sur une pinasse guilviniste récupérée en Angleterre et rebaptisée N 11, que commande Daniel Lomenech (2). Mais Louis Yéquel, patron des « Deux Ange » lui demande de ne pas passer à son bord car les Allemands procèdent à de multiples contrôles ; il faut se contenter d'échanger du courrier.

Rémy et Alex sont maintenant recherchés fièvreusement par la police allemande. Alex se croit méconnaissable depuis qu'il porte des moustaches. Devenu clandestin, il ne met plus les pieds chez sa sœur et descend à Lorient chez les Le Léon, rue de l'Habitation populaire. A Pont-Aven, il se montre dans des vêtements de pêcheur ; Louis Yéquel l'a persuadé d'abandonner ses éternelles guêtres de l'armée et de chausser des sabots pour avoir l'air d'un vrai marin : « Plus vous ferez de bruit en marchant, plus vous passerez inaperçu ! » Faute de découvrir Rémy, Kramms, de la

(1) Il sera arrêté le lendemain 15 mai 1942 cf. Rémy o.c. I p. 461.

(2) De proportions plus modestes que le N° 51, le N° 11 risque moins de se faire remarquer ; il aura été utilisé deux ou trois fois au cours de l'été 1942.

Funkabwehr, a arrêté en juin, à Paris, l'aînée et la cadette de ses sœurs, May et Isabelle ; le 15 octobre, il vient à Vannes arrêter sa mère et trois de ses autres sœurs (Hélène, Jacqueline et Madeleine). Il se rend ensuite à l'Ile aux Moines où habite son jeune frère Philippe, le seul de la famille à ignorer son activité. Philippe est en mer, à la pêche au homard ; à son retour, le 17, sa femme l'avise de cette visite et lui annonce qu'il est prié de se présenter au bureau de la police allemande. Il y va et on l'arrête. Dès le 20, toute la famille est transférée à Fresnes (1).

Rémy est revenu en France le 14 octobre, par le N 51 et « Les Deux Anges » (2). Il reprend la direction du réseau. Il constate que sous la direction d'Alex le secteur « Bretagne » a parfaitement résisté aux recherches de l'Abwehr et qu'une agence a même été reconstituée à Saint-Brieuc. Pour combler une lacune qui avait persisté jusque là entre la presqu'île de Quiberon (secteur « Loyer ») et la région qui s'étend de la rivière d'Etel à Concarneau, dont il s'occupait personnellement, Alex a engagé en septembre Jean Sciou, clerc de notaire à Erdeven. Celui-ci qui prend le pseudonyme de « Faucon » s'assure immédiatement le concours d'un basque espagnol qui vit en France depuis longtemps, Jacques Alda (alias « Azkatasuna » c'est-à-dire « Liberté » en basque), qui prend pension au même hôtel que lui et de Michel Le Bris (alias « Cassis ») instituteur à Erdeven. Alda, manœuvre au Kernevel, en face de la base, est très bien placé pour indiquer les entrées et les sorties des sous-marins. Michel Le Bris, quant à lui, aide activement à monter entre Penthièvre et Etel un petit réseau dont il prendra la direction quand Jean Sciou quittera Erdeven pour entrer dans la clandestinité. L'excellente organisation de l'agence « Armor » impressionne Rémy. Comme Max Petit (« Poucet » qu'on appelle maintenant « Perrault ») doit partir pour Londres, il demande à Alex de devenir son adjoint. Alex objecte l'importance de la tâche qu'il assume en Bretagne et c'est finalement Jean Tillier, alias « Debesse » ou « Gaspard » qui devient le second de Rémy.

Alex voudrait doubler « Les Deux Anges » par un autre bateau afin que la plus banale des pannes ne risque pas de faire échouer une liaison et il a l'ambition de donner plus d'ampleur aux opérations maritimes, d'organiser des départs plus importants. Par une vente fictive, Le Léon cède au réseau un chalutier, « Le Papillon des Vagues », qui aura le droit de passer plusieurs jours en mer et qu'Alex fera aménager spécialement pour y cacher plusieurs passagers dans des conditions un peu plus confortables que sur « Les Deux Anges ».

Le 2 novembre 1942, celui-ci dépose à Pont-Aven un nouveau radio qui arrive de Londres, Georges Camenen, alias « Guyomarc'h » (3). Il devient immédiatement l'adjoint du chef-radio du réseau, Olivier Courtaud (« Jacot ») qui était surchargé de travail. C'est aussi à cette époque qu'une jeune lorientaise qui travaille comme secrétaire au Port de pêche et que Le Léon a fait entrer dans le réseau, Noëlle Le Clanche part pour Paris où elle doit dactylographier à la centrale le courrier destiné à Londres ; elle s'installe d'abord près de la gare Montparnasse, à l'hôtel d'Alençon, où Alex, sous le nom de Lecœur, a loué une chambre en permanence.

Quand Rémy retourne en Angleterre le 7 janvier 1943, son réseau fonctionne à nouveau avec une remarquable efficacité. « Armor » notamment ne cesse d'accroître le nombre de ses membres et d'étendre le champ de son activité. Le chauffeur de taxi lorientais Joseph Hénaff met sa voiture à la disposition du réseau pour transporter les

(1) Voir Rémy : « Le livre du courage et de la peur » Tome I p. 181 à 184.

(2) Louis Yéquel dit : « On a ajouté un S parce que les gens, surtout les gosses, se moquaient de nous croyant qu'il y avait une faute d'orthographe ! ».

(3) Camenen, marin à Saint-Philibert, avait été officiellement porté disparu à Dunkerque en 1940.

agents et le courrier. Alex qui se passionne pour les liaisons maritimes achète un troisième bateau, « Le Héros de Cirey », sloop à voiles et à moteur dont le patron de pêche Louis Gouronc, présenté par Le Léon, doit prendre le commandement. Il a eu aussi l'idée de monter une entreprise de construction pour la mettre au service de l'organisation Todt et recueillir ainsi régulièrement des renseignements de première main. Il a chargé de cette tâche un agent recruté en octobre, Jean Audé, qui commence maintenant à travailler à Lorient et à Groix (1).

*
* *

Ainsi, au moment où la R.A.F. va entreprendre la destruction systématique de la ville de Lorient, faute de pouvoir écraser la base qu'elle a imprudemment laissé construire, les réseaux de renseignements, à l'insu les uns des autres intensifient leurs efforts pour tenir les Alliés au courant de l'activité des sous-marins allemands et des travaux en cours à l'aérodrome de Lann-Bihoué et un peu partout sur la côte. Les agents de la C.N.D. et Stosskopf sont maintenant des spécialistes chevronnés du renseignement mais leur travail est régulièrement complété ou confirmé par « Cohors ». « Alliance », « Fitz-Roy », « Pat O'Leary », la mission Cockle commencent à s'organiser avec des buts différents et cette répartition des tâches laisse espérer l'établissement du cloisonnement rigoureux qui peut seul garantir un minimum de sécurité.

Les Allemands ont beau multiplier les précautions, les menaces et les interdictions (une ordonnance du Militärbehlshaber in Frankreich en date du 23 mars 1942 défend de former des radiotélégraphistes et des techniciens de la T.S.F.) l'activité des réseaux va revêtir bientôt une énorme ampleur.

L'opinion publique a pris massivement parti contre l'occupant qui l'affame et l'asservit. La résistance soviétique aux assauts de la Wehrmacht, le débarquement des Anglais et des Américains en Afrique du Nord rendent désormais probable à long terme une défaite allemande.

Beaucoup de patriotes rêvent d'apporter leur contribution à l'œuvre commune de libération. Sans doute est-ce la plupart du temps une velléité mal définie qui se traduit par des actes sans lendemain mais le Front national a déjà montré comment il est possible de constituer des noyaux de résistance populaire capables, en attaquant méthodiquement ses installations, de harceler l'ennemi et de créer dans ses rangs un climat d'inquiétude. La loi sur le service du travail obligatoire et la chasse aux réfractaires apporteront bientôt à la Résistance les troupes dont elle aura besoin pour préparer l'insurrection nationale qui permettra aux Français de participer largement à la libération de leur pays.

VIII — LA DESTRUCTION DE LORIENT

I. QUINZE MOIS D'ALERTES

Au cours des quinze mois qui suivent le bombardement du 5 juillet 1941, les alertes sont motivées presque exclusivement par des avions mouilleurs de mines ou en patrouille à peu de distance des côtes. Les batteries anti-aériennes se déchaînent et en touchent parfois : la D.C.A. de Groix en abat un le 28 juillet. Il n'y a même qu'une

(1) Après la destruction de Lorient, l'entreprise de Jean Audé ira s'installer à Nantes.

seule alerte en août, le 18 au début de l'après-midi. Les gens s'arrêtent imprudemment dans la rue pour essayer de voir l'avion qui en est la cause et pour regarder les légers flocons de fumée qui marquent l'éclatement des obus de D.C.A. Une femme est grièvement blessée dans le dos par un éclat, rue du Poteau.

L'accalmie se prolonge jusqu'au printemps 1942. De temps à autre une alerte est ponctuée de quelques bombes ; il en tombe le 7 et le 14 septembre sans causer de dégâts sérieux, de même le 16 octobre à Ploemeur, le 22 à Pont-Scorff, Riantec et Merlevenez, le 1er novembre à Larmor, le 6 à Ploemeur, le 20 à Kervignac.

Le 23 novembre, de 20 h 30 à 22 h 15 l'alerte est plus sérieuse, plusieurs chapelets de bombes explosent dans le Blavet et à l'arsenal rive gauche. Un camp de travailleurs espagnols de l'organisation Todt, situé du côté de la Grande Lande, est atteint ; un homme est tué et onze autres blessés. Les bombes tombent dans de nombreuses communes des environs, causant quelques dégâts aux cultures. Un retraité de l'arsenal qui revenait de pêcher au carrelet est tué en pleine campagne entre le pont du Bonhomme et Lanester par une torpille qui explose près de lui.

En décembre les avions n'apparaissent que deux fois pour lâcher deux bombes le 7 à Pen-Mané en Locmiquélic et le 17 trois sur l'île Saint Michel et deux à Gâvres.

Le 25 janvier 1942, quelques bombes sont lancées sur l'aérodrome de Lann-Bihoué, le 6 février sur la côte, entre Gâvres et Plouhinec, le 9 mars au fort du Talus, entre Kerroch et le Pérello.

A partir du 23 mars, l'activité aérienne devient plus intense pour une semaine ; ce jour-là des bombes sont jetées du côté de Lann-Bihoué ; le lendemain, la côte est violemment bombardée, et il y a une trentaine de tués, tous étrangers. Le 25, les avions attaquent l'arsenal mais ne l'atteignent pas, des bombes sont semées un peu partout dans la commune de Lanester, d'autres dans celle de Caudan et également à Ploemeur. Le 26, le fort du Talus reçoit plusieurs bombes et la citadelle de Port-Louis une vingtaine ; la D.C.A. abat un avion à Groix.

Les avions reviennent le 16 avril à 23 h 55 ; ils volent bas malgré les pièces de D.C.A. de tous calibres qui tirent furieusement, ils lancent des bombes explosives sur l'aérodrome de Lann-Bihoué, le pont du Bonhomme, le port de pêche de Lorient. Deux maisons sont détruites à Kérentrech-Lanester et deux autres à Lanveur où un retraité de la marine est tué avec sa femme.

Pendant six mois, c'est ensuite l'accalmie ; des avions patrouilleurs rôdent assez souvent ou bien des escadrilles passent, se dirigeant vers Saint-Nazaire, mais la région lorientaise est épargnée. La D.C.A. ne manque jamais de se déchaîner. Elle abat un avion anglais à Guidel le 3 juin, un second le 6 au Kernével et un troisième à Tréauray en Languidic le 23.

Le 7 juillet, en pleine nuit, alors qu'il pleut à verse, par trois fois, des formations d'avions volant très bas sont prises à partie par la D.C.A. Deux bombardiers sont abattus à Lann-Bihoué. Le 6 août, un autre avion est abattu au large de Groix. Le 8 octobre la D.C.A. se déchaîne ; pendant vingt minutes toutes les pièces tirent à la fois ; un avion anglais, touché, tombe à Riantec. Les obus de D.C.A. blessent trois personnes rue de Liège, provoquant l'incendie d'une maison rue Pelletier, et causent des dommages dans l'intra-muros et à l'institution Saint-Louis.

Il y a un an que les bunkers de Kéroman I et Kéroman II sont en service, sans avoir été attaqués.

II. BOMBARDEMENTS DE JOUR

Le 21 octobre 1942, à 14 h 05, une formation de 18 avions surgit sans que l'alerte ait été donnée. Lorsque les sirènes appellent aux abris, deux minutes plus tard, le bombardement est virtuellement terminé.

Le réseau C.N.D. « Castille » à Rosporden
... et dans le Sud-Finistère

Pierre DRÉAU, de Lesconil, rescapé du réseau Johnny, prend contact avec Robert RICCO. Ainsi se constitue une antenne de la C.N.D. Castille à Rosporden.

Le capitaine DRÉAU, spécialisé dans le renseignement, en convoyant trois aviateurs américains jusqu'à Châteaulaudren, à vélo, fait une étape à la gendarmerie de Rosporden dont RICCO est chef de brigade.

Un réseau se forme localement, pour apporter aide aux aviateurs en perdition et aux Résistants traqués (1).

RICCO travaille avec le garagiste André SPRAUEL qui met une voiture avec ausweis à la disposition du réseau.

En octobre 1943, SPRAUEL prend à bord de cette voiture l'aviateur américain GLEN, caché depuis plusieurs mois chez les sœurs BARBARIN à Pont-Aven. Celles-ci sont surveillées. Escorté par RICCO et Noël ARHAN, agent de la C.N.D., GLEN est conduit chez les GENOT à Quimperlé avec qui, par prudence, seule l'une des demoiselles BARBARIN a le contact. L'aviateur ira ensuite dans la famille LE GUENNEC à Quimper.

Le 31 décembre 1943, vers les 12 heures, l'une des forteresses qui font un raid sur Lorient est abattue par la D.C.A. allemande. L'équipage saute en parachute. L'un des aviateurs se tue, un autre est fait prisonnier près de Bannalec. Les Résistants en recueillent deux autres et les dirigent vers les abbés TANGUY à Pont-Aven.

Bertrand PETIT en amène un autre, James QUINN, qui se trouvait à Kernével. Robert RICCO l'héberge à la gendarmerie pendant plusieurs jours. De là, il séjourne chez les CRÉO à Trolan, chez les RIVIER. Albert RIVIER trouve une filière par Georges MARTIN, de Concarneau (2).

François BALÉS fera un passage à la gendarmerie de Rosporden, avant de trouver un autre refuge après le brûlis des dossiers du Service départemental du S.T.O. en janvier 1944, à Quimper. De même le Résistant nantais recherché, LE GOUVELLO DE LA PORTE, envoyé par le docteur Léon SOUBEN, de Pont-l'Abbé.

Puis le réseau aidera Ernest MIRY de Brest, intersyndicale F.T.P. recherché, muni d'une carte d'identité au nom de Jean LE GALL, représentant. Des LE GALL, il y en a beaucoup dans la région de Rosporden. Le fournisseur de faux papiers pour la Résistance, secrétaire de mairie à Tourc'h, s'appelle lui-même Ambroise LE GALL. Quant à Ernest MIRY, accueilli par l'instituteur KERBAUL, il combattra avec le maquis de Rosporden.

Les sœurs BARBARIN sont menacées d'arrestation. Spécialistes du genre, elles ont hébergé autrefois ces deux Polonais évadés sur « l'Emigrant » (par Camaret) et que l'on a dit être des espions (3).

Elles se prénomment Adrienne, Bernadette et Clémence et, dans la Résistance, ont des noms de fleurs, ainsi « Mimosa ».

Pour les sauver des Allemands, le réseau les conduit à Paris. Mais, selon Noël ARHAN, la vie y est difficile pour elles. Clémence et Bernadette reviennent à Rosporden où elles vont demeurer quatre mois à la gendarmerie jusqu'à la Libération. Clémence BARBARIN réclamera en vain, une mitraillette, pour participer aux combats.

Le colonel RÉMY a parlé par ailleurs, avec compétence, de la C.N.D. On nous a demandé de rappeler les noms d'agents à divers titres de ce réseau dans le

Extrait de Finistère ds la guerre la libération de Thomas et le Gracd éd. de la cité.

Finistère (4). Il y a : Jean BERNARD, arrêté dans l'affaire du « Jouet des Flots » ; ceux qui furent victimes de la répression de fin 1943 : Alain BERTHOU, de Rudeval en Riec-sur-Belon opérateur-radio, René et Armand CARVAL, Alain HÉLIAS, Michel LE GARS, de Penmarc'h et Louis LE LÉON (« Le Mousse »), formant l'équipage du bateau « Papillon des Vagues » qui, avec le « général Charrette », avait été transformé par les Chantiers KREBS à Lanriec pour assurer les liaisons maritimes, Paul LOUBATIÉ à Quimper, tous déportés, Michel LE GARS non rentré ; Yves MILLOUR (« Castillon »), qui, arrêté avec ses deux fils (membres du mouvement « Vengeance » à Quimper), sauta du train, menottes aux mains, à Messac. L'un de ses fils, Yves également, fut déporté, l'autre, Marcel, emprisonné pendant plusieurs mois ; Louis LE COZ, de Quimper, mort à Bergen-Belsen. Henri LECLERC « Celo », recruté par le chef de réseau pour la Bretagne, Jean SCIOU, devait recevoir un poste émetteur. Il mourut en déportation.

Noël ARHAN, déjà cité, agent très actif, fit 60 kilomètres avec un poste émetteur enlevé au domicile de l'opérateur-radio capturé et le cacha à la gendarmerie de Pont-l'Abbé. Arrêté à Paris, il mourut le 6 avril 1944. Il n'avait pas 20 ans (5).

Louis PÉRON (« Vladimir »), de Quimperlé, qui, ayant échappé à l'arrestation, participa aux combats pour la Libération.

(1) Papiers Sprauel.
(2) Pour cette aide aux aviateurs alliés, voir « Le Finistère dans la Guerre », tome I, p. 302-303.
(3) *Op. cit.*, p. 198-199.
(4) Voir par ailleurs « Le Finistère dans la Guerre », 1er tome, p. 250.
(5) *Le Télégramme* du 24 novembre 1947.

Bannalec se libère.

Coupés en fin 1943 de toute organisation (1), les Résistants de Bannalec prennent contact avec le mouvement « Libé-Nord » par l'intermédiaire de Marcel PÉZENNEC « Jannault », encore à Scaër, et dont le beau-frère Job BISQUAY, instituteur, est l'agent discret sur le plan local.

Louis LAVAT, instituteur également, officier de réserve, reçoit le commandement militaire d'un secteur comprenant les communes de Bannalec, Saint-Thurien et Le Trévoux, en liaison avec les capitaines LOYER, BRUNERIE, le lieutenant de gendarmerie JAMET, à Quimperlé, le lieutenant Louis MOREL (de « Vengeance »), à Pont-Aven.

Bannalec participe activement à la lutte contre le S.T.O. avec l'aide, notamment, du gendarme BRUN et des employés de mairie Henri BALEM et Jacques OLIVIER.

Alice COUDOL,
« Violette » du réseau « Alliance ».
Née à Brest, le 10 février 1923,
arrêtée à Lesneven par la Gestapo
et fusillée le 30 novembre 1944.
Elle avait, au départ, créé un véritable réseau,
distribuant des photos
du général DE GAULLE.

Le Groupe Elie - C.N.D. Castille

En mai 1941, 38 Résistants sont incarcérés à la prison du Bouguen à Brest, puis, celle-ci détruite par un bombardement, on les dirige, au début de juillet, sur Fresnes.

Le jugement est rendu le 23 novembre suivant : 11 sont condamnés à mort : Louis ELIE, Roger GROISELEAU, Joseph THORAVAL, Joseph PRIGENT, Roger OGOR, René GOURVENNEC, Albert MULLER, François QUÉMÉNER, Louis STÉPHAN, Georges BERNARD, Robert BUZILLET.

Un sous-officier allemand, attaché à la prison de Fresnes, conte ainsi leur derniers moments :

« ... Je peux dire que je n'ai jamais revu un tel héroïsme. Ils m'ont même invité à les accompagner jusqu'au Mont Valérien. Pendant le trajet, en autobus, de Fresnes, à travers Paris, jusqu'au Mont Valérien, ils montrèrent un état d'esprit qui est impossible à décrire. Ils ont alternativement fumé, plaisanté, chanté des chansons populaires de la Bretagne et plusieurs fois « La Marseillaise »; pas une plainte, pas une larme. Au Mont Valérien, avant d'être fusillés, le prêtre les a

THOMAS, Georges-Michel. - Le Finistère dans la guerre : t1 : L'occupation / Georges-Michel Thomas et Alain Legrand. - Brest : Ed. de la Cité, 1980.

réunis encore pour un quart d'heure. Et voici les dernières minutes : tous refusèrent de se faire bander les yeux. Tous moururent debout, sans trembler, s'écriant : « Vive la France ! ». Trois d'entre eux donnèrent même l'ordre : « Feu ! ».

« ... Nous tous qui assistions à ce dernier moment fûmes émus jusqu'aux larmes de voir une telle mort et un tel héroïsme breton... » (1).

C'était le 10 décembre 1941.

Les autres membres du groupe furent condamnés à des peines allant de trois à quinze ans de réclusion : Georges GAUVARD, René ISTIN, Alice ABARNOU, Joseph ABARNOU, Auguste BONNIOU, Jean CAROFF (décédé en déportation), Lucien GOUEZ, Louis INIZAN, Robert LE REST, Maurice LE ROUX, Joseph OLLIVIER, Yves PICARD, Jean POULIQUEN, Jean-Marie PRONOST, Hervé ROIGNANT, le Capitaine DROUIN (décédé en déportation), Georges LE DROFF, Jean COATEVAL, François PONDAVEN.

Le groupe avait été fondé en novembre 1940 par Louis ELIE, camionneur, qui entra en contact avec le Capitaine DROUIN. Par l'intermédiaire de RIGOINE, ce dernier fit la liaison avec RÉMY et c'est ainsi que le groupe Elie travailla avec C.N.D.-Castille. Il le faisait d'ailleurs d'une autre façon puisque l'un de ses membres, Georges BERNARD, rédacteur à « Ouest-France », qui disposait d'une carte de presse et d'un appareil photo, avait lié connaissance avec Bernard ANQUETIL, le radio du futur Amiral PHILIPPON, lui aussi à C.N.D.-Castille.

Pour se procurer des armes, le groupe Elie avait réglé une mise en scène. Quelques membres entraient dans un café où consommaient des Allemands, mettaient leur imperméable ou leur pardessus sur les capotes militaires, buvaient rapidement un verre et, en reprenant leurs vêtements, subtilisaient une arme ou deux.

Est-ce cela qui se passa le 28 avril 1941 dans un café de la rue Louis-Blanc ? Trois membres du groupe, Albert MULLER, Joseph PRIGENT et François QUÉMÉNER, ouvriers à l'Arsenal, en vinrent aux mains avec quatre soldats allemands à la porte du café. MULLER est touché par plusieurs balles tandis qu'un soldat reste sur le pavé. Grâce à la complicité des médecins, MULLER échappa aux recherches (2).

Mais la Gestapo, arrêtant un suspect, découvrit sur lui une liste de noms qui amena l'arrestation du Groupe Elie.

Tous ne furent cependant pas capturés : Henri AUFFRET, domicilié rue de la Vierge, et Roger OGOR, rue Victor-Hugo, quittèrent Brest pour Rennes où ils descendirent au « Restaurant des Bretons », avenue Janvier, et tenu par M. Henri AUFFRET. Celui-ci les mit en rapport avec un « passeur d'hommes », M. Louis HENRY, spécialiste du passage de la ligne de démarcation. Mais il leur fallait de l'argent et de l'essence. Pensant les obtenir à Brest, Roger OGOR regagne cette ville.

Pendant son absence, Henri AUFFRET commet l'imprudence de se confier à Louis HAREL, coiffeur rennais, qui lui déclare alors souhaiter se joindre à eux.

Revenu à Rennes, OGOR, AUFFRET et HAREL déjeunaient au « Restaurant des Bretons » quand arrivèrent le Commandant de la Gestapo BREUER et quelques

Georges BERNARD de Défense de la France, fusillé le 10 décembre 1941, au Mont-Valérien.

sbires (ce BREUER devait se pendre dans sa prison à Bruxelles et sa maîtresse, Thérèse HONOREZ, fut condamnée à mort). Le trio fut arrêté.

Henri AUFFRET fit semblant de régler l'addition et coiffa de son imperméable le sergent IUCK qui tentait de l'empêcher de fuir. Poursuivi par celui-ci, il lui tira une balle dans le ventre et parvint à gagner les toits avant d'être hébergé par une patriote.

Quelque temps plus tard, la radio anglaise émettait le message : « Henri le croque-mort, bien arrivé à Londres » (Henri était employé aux Pompes Funèbres).

HAREL, au cours de son transfert en auto à la Gestapo, conseilla à OGOR de déchirer la page de son petit carnet rouge contenant des adresses en zone libre et en Angleterre et de la camoufler sous la banquette.

Une heure plus tard, HAREL était libre et OGOR, confondu par la page de son carnet. Il fut dirigé sur la prison brestoise.

HAREL et BREUER se rendirent à Brest à la recherche d'AUFFRET. HAREL se présenta chez Mme OGOR, tentant d'obtenir des indications sur les résistants non arrêtés et poussant le cynisme jusqu'à se faire faire une omelette. Même démarche auprès de Mlle AUFFRET. Même insuccès.

Le 29 août 1946, HAREL était condamné à mort par la Cour de Justice de Rennes (3).

Mais revenons au Groupe Elie. Dès la fin de 1940, il entreprend de récupérer les armes abandonnées par les Anglais, de voler des grenades à la pyrotechnie du Moulin, de stocker de l'huile de vidange pour faire déraper les voitures alle-

mandes dans les virages. Même, au cours des bombardements, il n'hésite pas à attaquer à la grenade des batteries de D.C.A.

Au cours de l'un de ces bombardements, le jeune GODEFROY, qui s'abrite des bombes sous un camion allemand, est assassiné à coups de bottes par quelques occupants. Le Groupe Elie décide de le venger. Et de cette vengeance, un sergent nazi qui rentre de permission en sera la victime. Revenu à lui, il déclara : « Ce sont de jeunes Français qui m'ont attaqué ! »

Et c'est cet attentat qui amena les arrestations en chaîne.

Mais il faudrait aussi évoquer l'attaque de la prison de Pontaniou où, le surlendemain, devaient être fusillés plusieurs patriotes, l'attaque de l'Hôtel Continental où le dépôt d'explosifs coïncida avec une attaque à la bombe de la R.A.F....

***

Bien entendu, C.N.D. Castille, création du Colonel RÉMY, c'est aussi l'action à Brest du Lieutenant de Vaisseau PHILIPPON — Hillarion — et de ses fidèles Bernard ANQUETIL et Arsène GALL, action qui contribua, avec celle du Réseau « Johnny » à bloquer les croiseurs allemands *Scharnhorst, Gneisenau* et *Prinz Eugen.* L'Amiral PHILIPPON l'a évoqué avec ses diverses péripéties dans « S et G » et le « Blocus du *Scharnorst* et du *Gneisenau* » (Edit. France-Empire) et RÉMY dans ses « Mémoires d'un agent secret de la France Libre ».

Réseau « Centurie - O.C.M. »

Ce Réseau, auquel s'associe l'O.C.M. (Organisation Civile et Militaire), se constitue à Morlaix sur l'initiative de M. DE LANTIVY et de M. TILLY, de Locquirec, en février 1942, l'O.C.M. étant créée quelques mois plus tôt sur le plan national avec MM. BLOCQ-MASCART et le Colonel MOREAU-GÉRARD (4).

Le docteur Ary FICHEZ évoque ainsi l'organisation de ce Réseau-Mouvement : « Avec M. TRÉVIDIC, pharmacien, et M. MORVAN, négociant à Saint-Pol-de-Léon, nous avions en charge le secteur côtier de Roscoff à Goulven. Au départ, le recrutement se limitait à cinq agents par commune. Ils devaient s'ignorer et nous devions les choisir, autant que possible, dans des activités professionnelles différentes. Surveiller les mouvements de troupe, le camp d'aviation de Ploujean, évaluer les effectifs, relever les constructions et installations côtières, les mouvements des ports, les activités de la gare de Saint-Pol-de-Léon, recueillir les aviateurs alliés... C'était là, au début, le principal travail qui faisait l'objet d'un rapport oral mensuel. J'avais en charge les familles de jeunes partis pour la France Libre, auxquelles, en dehors des soins gratuits, je remettais l'équivalent mensuel des allocations militaires. M. TRÉVIDIC distribuait gratuitement des médicaments. Médecin et pharmacien, nous pouvions tous deux recevoir nos agents sans attirer l'attention. En 1944, nous